

AU PRADO, D'ANNIVERSAIRE EN ANNIVERSAIRE...

On va fêter prochainement le 150^{ème} anniversaire de la fondation du Prado. Le 10 décembre 1860 – il y aura donc de cela bientôt 150 ans – le père Chevrier prenait possession de la salle de bal du Prado à la Guillotière pour y loger des garçons et des filles que, pendant une durée de six mois, il préparait à une première communion, tout en leur fournissant un minimum d'instruction élémentaire. On était en France à une époque où n'existait pas encore l'enseignement public obligatoire et, à Lyon, dans les familles pauvres, beaucoup d'enfants étaient obligés de travailler très tôt sur les métiers à soie ou dans les fabriques. Du 10 décembre 1860, jour où il fit l'acquisition de la salle de danse du Prado, jusqu'au 2 octobre 1879, jour de la mort du père Chevrier, de 2300 à 2400 enfants y furent accueillis, dont les deux tiers de garçons et un tiers de filles environ. L'œuvre du Prado à sa naissance fut donc à la fois une œuvre religieuse et une œuvre sociale.

C'est la raison pour laquelle cet anniversaire du 10 décembre 1860 va être fêté cette année d'une manière particulière non seulement par la famille spirituelle du Prado : prêtres, frères, sœurs et laïcs, mais aussi par la fondation du Prado de la région Rhône-Alpes, une association non-confessionnelle de caractère semi-public qui, dans divers centres, prend en charge des garçons et des filles à problèmes pour tenter de les réinsérer dans la vie sociale. Cette association qui a pris le relais après la guerre de l'œuvre de la première communion sous l'impulsion du père Ancel, alors jeune supérieur du Prado, et qui n'est plus aujourd'hui dirigée par des prêtres ou des sœurs du Prado, poursuit, sur le plan social, l'œuvre entreprise autrefois par le père Chevrier.

Ceci pour vous situer très brièvement le contexte dans lequel a été pensé et préparé ce 150^{ème} anniversaire de la fondation du Prado.

Pour vous qui vous préparez à devenir prêtres dans le cadre du Séminaire du Prado, il y a aussi, me semble-t-il, en deçà et au-delà de la fondation du Prado en 1860, deux autres moments forts dans le déroulement de la vie du père Chevrier sur lesquels il peut être intéressant de nous arrêter tout en cherchant à voir pourquoi et comment on passe de l'un à l'autre. Les trois moments forts sont donc successivement : 1. la conversion du père Chevrier à Noël 1856 ; 2. l'acquisition par le père Chevrier de la salle du Prado le 10 décembre 1860 et 3. la fondation d'une école cléricale au Prado en août 1866. Ces trois moments forts sur une période de 10 ans vont nous permettre de voir ce qu'a été l'engagement du père Chevrier à la fois sur le plan spirituel et sur le plan pastoral compte tenu de ce qu'il percevait des besoins de la société et de l'Eglise de son temps. Cela peut être éclairant aussi pour nous aujourd'hui.

I. La conversion du père Chevrier à Noël 1856.

Cet événement fut essentiellement un événement d'ordre spirituel, donc intérieur. De son vivant, le père Chevrier n'en a parlé qu'avec ceux dont il était proche spirituellement : ses premiers prêtres, les séminaristes à Limonest, certaines sœurs du Prado comme sœur Marie et sœur Véronique. Au Prado, depuis le début, selon le désir même du père Chevrier, on fêtait chaque année le 10 décembre, mais il a fallu attendre 1956 pour qu'à l'initiative du père Ancel, on ait l'idée de fêter l'anniversaire de cet événement spirituel dont on découvrit sur le tard qu'il avait été de fait l'événement fondateur. « *C'est à Saint-André qu'est né le Prado, avait dit un jour le père Chevrier devant sœur Véronique. C'est en méditant la nuit de Noël sur la pauvreté de Notre Seigneur et son abaissement parmi les hommes que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible* ».

Mais un événement spirituel d'ordre intérieur, s'il est authentique, doit se traduire à l'extérieur dans des pratiques concrètes et visibles. En méditant devant la crèche, le père Chevrier avait compris que Dieu l'appelait à se faire pauvre et humble comme Jésus à sa naissance. Il y voyait pour lui un appel très personnel et en même temps il découvrait que cette pauvreté et cette humilité, Dieu la voulait pour son Eglise, donc pour toute une manière de penser et de vivre l'action pastorale. Il lui fallait donc ouvrir un chemin dont il ne pouvait savoir à l'avance ce qu'il serait.

C'est d'abord là où il était, dans le cadre de la paroisse, qu'il chercha à ouvrir des chemins nouveaux, mais il se heurta très vite à l'opposition de ses confrères, qu'il s'agisse des modifications qu'il souhaitait apporter dans son style de vie ou encore des initiatives qu'il lui paraissait bon de prendre pour avancer sur le plan pastoral. Dans le volume intitulé : *Antoine Chevrier, Le chemin du disciple et de l'apôtre*, j'ai écrit à ce sujet :

« Désireux de s'engager dans le chemin de la pauvreté à la suite du Christ pauvre, l'abbé Chevrier voulut se débarrasser des objets qu'il jugeait inutiles. *« Il trouvait trop beaux le bureau et la table qui étaient dans sa chambre et il se proposa de les échanger contre un bureau en bois blanc [...] Il fallut l'intervention directe de Monsieur le Curé de Saint-André pour empêcher ce marché qui était presque conclu avec un menuisier voisin »*. Le père Laffay, qui rapporte ce souvenir, ajoute qu'il eut alors *« à souffrir de la part de ses confrères qui jugeaient mal ses desseins de vie parfaite »*. *« Vous devez faire comme les autres, comme tout le monde*, lui aurait dit son confrère, l'abbé Haour. *Pour que vous puissiez faire cela, il faudrait que vous vous entendiez avec nous et quand bien [même] nous nous serions tous les trois d'accord, nous ne devrions pas le faire, car nous semblerions jeter la pierre aux autres curés de Lyon »*.

Contrarié dans ses désirs de pauvreté, le vicaire de Saint-André le fut encore davantage dans ses initiatives apostoliques. Il avait la charge de préparer à leur première communion les enfants du « grand catéchisme ». Vers la fin du carême, au moment de la prière du soir, quelques-uns de ces enfants ayant perturbé la paix du saint lieu, M. Barjot, le curé, attrapa l'un de ces jeunes et lui administra une gifle. L'enfant ainsi souffleté fut retiré du catéchisme par son père et ne fit point de première communion. L'abbé Chevrier tenta en vain une démarche conciliatrice : alors qu'il *« rappelait doucement que la mission du prêtre n'était point de frapper les enfants pour les rendre vertueux, on lui répondit qu'il était un imbécile »*.

Quelque temps plus tard, il eut l'idée de regrouper à part quelques jeunes gens. *« Je viens d'établir à Saint-André, écrit-il dans une lettre du 6 juin, une société de jeunes gens qui, pendant le mois de Marie, ont chanté tous les dimanches soir à l'exercice [...] Je désirerais enrôler tous les jeunes gens de Saint-André, mais cela n'est guère possible. Cependant, j'en compte aujourd'hui vingt qui seront fidèles et qui, je l'espère, serviront de noyau pour tous les autres »*. Mais l'expérience, là aussi, tourna court, à peine née. Le dimanche de la Fête-Dieu, M. Barjot signifie brutalement à son vicaire de cesser ce moyen nouveau d'apostolat et aux jeunes gens de se disperser. *« Je souffre trop ! Ici, un prêtre ne peut pas faire son salut »*, aurait alors confié celui-ci à l'un de ses amis ».

Il semble bien que c'est vers cette époque que le père Chevrier mit par écrit une sorte de projet pastoral pour des prêtres désireux de travailler en paroisse dans un autre esprit. Ce texte ancien commence ainsi :

« Les prêtres des paroisses sont appelés à faire plus de bien que tous les autres prêtres. Leur vocation répond à celle des apôtres. [Elle est la] plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ. Le prêtre de paroisse, devant vivre dans le monde, avec le monde, doit donner au monde l'exemple des vertus qu'il prêche. « Vos estis sal terrae ». Ils doivent être saints au milieu d'un monde corrompu et vicieux et se soutenir pour lutter contre ses maximes et ses entraînements. Or, pour

être saint et sanctifier les autres, le prêtre a besoin de soutien, d'appui, d'amis, de conseillers, pour le diriger, l'éclairer dans sa conduite et ses œuvres.

Considérant qu'un bon prêtre se trouve presque toujours seul, ne sachant à qui communiquer ses idées, comment les accomplir ; que bien souvent on ne rencontre pas de cœur pour épancher son cœur, d'amis véritables pour vous reprendre au besoin, que bien des sociétés, ou agrégations, ou sociétés religieuses se sont formées et ne répondent pas cependant au besoin des prêtres dans le ministère ; que la solitude dans laquelle on se trouve, quoique vivant avec des confrères, fait que l'on oublie ses devoirs, que l'on laisse beaucoup de bien à faire ; que la science est nécessaire et que l'on se néglige ; que beaucoup de prêtres se damnent pour ne pas remplir la mission tout entière que Jésus-Christ leur a confiée ; que l'amour des richesses, la recherche de ses aises, le manque de charité et d'union sont la source de bien des maux parmi nous, etc. ; quelques prêtres, désirant se sauver et sauver les autres, s'engagent à observer la règle suivante.

Nous nous engageons à vivre dans la pauvreté, l'obéissance à nos supérieurs et la plus parfaite union entre nous, à prier, étudier et nous livrer à toutes les œuvres de zèle qui conviennent au ministère des paroisses, nous proposant de faire des vœux plus tard si Dieu daigne bénir notre projet et si Son Eminence nous y autorise ».

La suite du texte montre comment Antoine Chevrier concevait ce que pouvait être, selon l'Évangile, le style de vie d'un prêtre en paroisse au contact du monde populaire, la vie au presbytère, les initiatives pastorales qu'il serait bon de prendre en tenant compte de la diversité des situations : enfants, jeunes, hommes, femmes, et en direction aussi de ceux qu'on ne voyait pas venir à l'église.

Voilà comment il pensait alors que pouvait se traduire sur le plan pastoral l'appel entendu à Noël 1856. C'était pour lui un appel personnel, mais aussi un appel à un renouveau pastoral pour la vie et le ministère des prêtres et cela dans les paroisses. C'est toujours actuel, ici en France, mais aussi dans bien d'autres pays et Eglises, que ce soit à Madagascar, en Haïti, au Vietnam, en Corée ou en Chine.

Mais comment mettre cela en œuvre ? C'était et c'est toujours toute la question, quand on arrive jeune prêtre quelque part dans un diocèse...

Ce beau projet, élaboré par Antoine Chevrier au lendemain de sa conversion, il l'aurait volontiers soumis à son évêque, comme le montre d'ailleurs la finale du texte, mais il ne le fit pas, faute de connaître des candidats prêts à entrer avec lui dans ces vues. L'appel de Dieu fait que, dès le départ, le père Chevrier voit grand, très grand même, mais il comprend en même temps que, pour avancer dans ce sens, il lui faut commencer petitement selon les indications que Dieu lui fournit et qui seront pour lui des signes. Le père Chevrier va avancer humblement par les portes que Dieu lui ouvre et c'est comme cela que, dans la réalité de la vie ecclésiale et sociale, va s'ouvrir pour lui un chemin, qui deviendra aussi un chemin pour d'autres.

Alors que, pour vivre une vie évangélique et apostolique, se ferme la porte de la paroisse de Saint-André de la Guillotière, une autre porte va en effet s'ouvrir pour lui dans le quartier voisin des Brotteaux. Le père Chevrier y découvre alors l'existence de la Cité de l'Enfant Jésus, dans laquelle un laïc du nom de Camille Rambaud, avec le concours d'un autre laïc, Paul du Bourg, recueillait des enfants et adolescents pauvres pour les catéchiser et les scolariser, tout en entreprenant sur place la construction d'une cité d'urgence pour reloger les nombreuses victimes des graves inondations de mai 1856. La rencontre de Camille Rambaud fut pour le père Chevrier une rencontre décisive. L'autre vicaire de Saint-André a raconté plus tard : « *C'est au retour de cette visite que le soir à souper, il nous répéta plusieurs fois : 'J'ai vu Jean dans le désert'. Et comme nous lui demandions l'explication de cette phrase, il nous cita l'exemple de ce laïque qui se dévouait à l'instruction des enfants du peuple et qui savait porter à un si haut degré la pratique de la pauvreté volontaire. Il faisait remarquer combien nous, prêtres, lui étions inférieurs dans la*

pratique de cette vertu ». Camille Rambaud cherchait un aumônier pour cette nouvelle fondation ; Antoine Chevrier se porta volontaire et l'archevêque de Lyon donna volontiers son accord. Comme Jean-Baptiste avec ceux qui furent les premiers disciples de Jésus, Camille Rambaud montrait à Antoine Chevrier le chemin dans lequel celui-ci allait pouvoir suivre Jésus de plus près en se faisant humblement le serviteur des pauvres.

Le poste que le père Chevrier avait sollicité en venant à la Cité était un poste insignifiant. Il y avait peut-être alors deux cents personnes à loger sur place. On lui demandait d'être là au milieu de ces gens très pauvres, qui parfois se disputaient ou même se battaient. Il avait à assurer la messe le dimanche et en semaine, et surtout à faire le catéchisme à un groupe d'une vingtaine d'enfants qu'on avait recueillis et qui se préparaient à la Communion, avec quelques persévérants et quelques petits incurables.

C'est dans ce pauvre ministère qu'Antoine Chevrier allait découvrir son peuple, le peuple qui serait le sien jusqu'à la fin de sa vie : le peuple des enfants et des jeunes abandonnés et mal-aimés. Toute sa vie de prêtre allait être conditionnée par cette découverte, car, à partir de cet engagement au service des enfants pauvres, il allait découvrir tout le reste : sa mission auprès d'eux, sa vocation et sa place dans l'Eglise, la manière dont il était appelé à être prêtre en réponse à un besoin urgent et collectif de son temps. Et c'est cela qui allait l'amener, après bien des hésitations et des combats, à fonder l'œuvre nouvelle du Prado.

En 1859, le père Chevrier écrivait dans une lettre à Camille Rambaud : *« Je remercie Dieu de ce qu'il m'a fait un peu comprendre cette vérité : que mon devoir principal était de m'occuper plus spécialement des enfants de la maison, que ce devoir était aussi et plus important que tout autre, que ces enfants sont aussi bien les enfants de Dieu que les autres personnes, et que le bien est plus facile et plus réel auprès d'eux qu'auprès des autres, et plus convenable, plus approprié à mon caractère, mon esprit, que tout autre bien, en réalité plus difficile et plus infécond, Priez, s'il vous plaît, pour que j'agisse selon la lumière et la grâce de Dieu. Le véritable zèle consiste toujours à chercher ce que les autres ne veulent pas ou semblent dédaigner, et ces pauvres enfants sont bien dignes d'intérêt et d'affection. Je les aime davantage depuis que je suis au milieu d'eux, et même si je le pouvais, je cesserais tout travail extérieur pour m'y occuper exclusivement, si je croyais que Dieu le demandât. »*

Dans cette même lettre, le père Chevrier écrit aussi : *« Il faut passer par le corps pour aller jusqu'aux âmes. Il faut être le protecteur, le médecin de leur corps pour leur faire bien comprendre qu'on aime leur âme. L'amour de l'invisible se manifeste par l'amour du visible, du sensible. Hier soir, assez tard, j'ai fait une infusion à Joseph et à Ménétrier. J'ai compris, que cela leur faisait plaisir... »*.

En se faisant proche de ces jeunes, en les aimant avec simplicité et d'une manière toute concrète, pour eux-mêmes, le père Chevrier trouve le peuple qui serait le sien et il reçoit de Dieu sa vocation. Il voit mieux que du temps où il était en paroisse à quelle catégorie de personnes il doit maintenant s'attacher en priorité pour répondre à l'appel du Seigneur entendu à Noël 1856. C'est pour le P. Chevrier, le commencement d'une incessante attention aux enfants. Lui qui, deux ans plus tôt, s'était converti devant l'Enfant de Bethléem, se tourne vers ceux qui lui ressemblent. Il comprend que ce monde de l'enfance, malmené dans les villes par des conditions de vie effroyables, était alors un monde inconnu et méprisé. Lui qui a vécu une enfance préservée, il voit la détresse où gisent les enfants de son époque. Ils ont besoin que des hommes et des femmes leur consacrent toute leur vie, tout en la consacrant aussi à Dieu. Une de ses premières collaboratrices à la Cité de l'Enfant Jésus s'appelait Marie Boisson ; elle s'occupait de catéchiser les petites filles et de les préparer à une première communion ; sous le nom de sœur Marie, elle deviendrait la première sœur du Prado.

En réponse à un besoin collectif de son temps, à partir de ces quelques jeunes auxquels il consacre le meilleur de son existence, le père Chevrier découvre donc la mission qui serait la sienne jusqu'à la fin de sa vie. Comme dans la nuit de Noël 1856, là aussi il est marqué pour toujours. Jamais, il ne lâchera les enfants pour faire autre chose. Quand, en 1867, il sera nommé responsable de la paroisse en gestation du Moulin-à-Vent, il ne délaissera pas pour autant l'œuvre de la première communion au Prado. Quand il fondera l'école Cléricale, il n'en fera pas une œuvre nouvelle et à part ; sa volonté sera que ses séminaristes soient, comme il l'a dit, « *élevés avec ses enfants, pour qu'ils les comprennent bien* ». Jusqu'au bout, le père Chevrier restera fidèle à ses enfants et à ces jeunes malgré tous ses autres soucis et, pour finir, il viendra mourir au milieu d'eux.

On voit aussi, dans toute cette affaire, comment la réponse à un appel de Dieu est un engagement intérieur et d'ordre spirituel, mais qui se traduit en même temps dans une manière de comprendre et de vivre le ministère sacerdotal prenant en compte de façon réaliste les besoins de l'homme, ceux de l'âme, comme aussi ceux des corps. Ces enfants et ces jeunes que l'on voulait initier à une vie de chrétiens, ils avaient besoin d'être aimés et respectés ; ils avaient besoin d'un chez eux où on les nourrisse, où on les loge, où on les chauffe l'hiver ; ils avaient besoin qu'on leur permette d'acquérir un minimum d'instruction pour réussir dans la vie. Cette prise en compte dans la pastorale de l'Eglise et dans le ministère du prêtre de tous les besoins de l'homme, spirituels et temporels, est particulièrement importante dans les pays où la pauvreté est si grande : Haïti, Madagascar, le Vietnam, et on voit ici comment le chemin inventé en son temps par le père Chevrier est un exemple qui, pour nous aujourd'hui encore, donne à réfléchir.

Au cours de l'été 1858, après une année passée à la Cité de l'Enfant Jésus, au cours d'une retraite faite chez des Sœurs à Maubec près de Bourgoin dans l'Isère, il note : « *Je promets à Jésus de chercher des confrères de bonne volonté afin de me les associer pour vivre ensemble de la même vie de pauvreté et de sacrifice, afin de travailler plus efficacement à notre salut et à celui de nos frères, si telle est sa volonté* ». Tout en se consacrant au service des enfants pauvres, le père Chevrier avait donc toujours en tête la perspective entrevue : des prêtres se soutenant les uns les autres pour vivre une vie évangélique dans l'exercice du ministère apostolique. Camille Rambaud était un laïc. Le père Chevrier lui proposa alors d'envisager de devenir prêtre et, comme cet homme avait déjà 36 ans, il lui suggéra de faire ses études de théologie à Rome après s'être mis à l'apprentissage du latin, comme cela se faisait à l'époque. Camille Rambaud appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François, il vivait pauvrement : sans doute le père Chevrier espérait-il trouver en lui ce confrère d'esprit évangélique et apostolique avec lequel il pourrait ensuite faire équipe. Il allait en être autrement.

Il en fut autrement parce qu'il apparut assez rapidement aux yeux de celles et de ceux qui préparaient les jeunes à une première communion et au père Chevrier lui-même qu'il n'était pas possible de faire coexister dans un même lieu et sous la responsabilité des mêmes personnes un chantier de construction de nouvelles maisons et une œuvre d'éducation. Le père Chevrier le fit remarquer à Camille Rambaud dans une lettre vigoureuse écrite en juin 1859 dont je vous lis quelques extraits :

« *L'œuvre de la première communion et des persévérants ne peut marcher ensemble avec l'œuvre de la Cité ; elles sont un obstacle l'une à l'autre [...] La grande raison, c'est que vos frères ne peuvent pas faire deux choses à la fois : ils ne peuvent pas répondre aux habitants de la Cité, recevoir le loyer, faire la quête et instruire les enfants. Comment voulez-vous aller faire le catéchisme, quand vous avez la tête remplie d'ennuis, d'inquiétudes et d'affaires ? [...] Il faut que les frères qui sont chargés de l'instruction des enfants ne soient employés qu'à cela, qu'ils ne s'occupent que de cela, qu'ils ne pensent qu'à cela, toute autre occupation est incompatible. Vous ne voyez pas les frères de la Doctrine chrétienne faire autre chose que de s'occuper de leurs enfants. Il faut que vos frères les suivent à l'église quand ils y sont, qu'ils les suivent au travail*

pour leur donner l'amour du travail et leur parler de la vertu en toute circonstance, à tout propos et à chaque instant, pour les reprendre avec douceur et amour quand ils tombent dans quelque faute. Comment voulez-vous qu'un Ménétrier, un Benoît et autres leur inspirent l'amour du travail quand, pendant tout le temps de l'exercice manuel, les enfants les voient jouer, lire, s'amuser à autre chose qu'à faire ce qu'ils doivent faire ? La vertu ne vient pas de cette façon-là. Non, il faut qu'il y ait des frères qui aiment ces enfants, qui comprennent ces enfants et aient pour eux de l'affection et du dévouement. Si un enfant a soif ou faim, qu'il aille demander un morceau de pain à la cuisine, on lui répond par un pot d'eau sur la figure, on le traite de bête, on le regarde avec mépris ou on ne fait pas attention à lui. Comment voulez-vous que ces enfants aiment la maison et y reviennent ensuite avec plaisir ? Et cela sera ainsi tant que vous n'aurez que des enfants pour diriger d'autres enfants. Si au moins ils avaient compris un peu le dévouement, mais cet esprit est si difficile à acquérir et à donner [...] J'ai vu souvent tous mes efforts paralysés en un instant par tout ce que je viens de vous dire ; alors, si un fait et l'autre défait, comment pourrions nous avancer ?

Obstacle dans les habitants de la Cité : c'est un fait que les habitants de la Cité ne voient pas ces enfants avec plaisir ; le bruit qu'ils font leur déplaît, ils ne leur donnent que le nom de gamins, ne les regardent qu'avec mépris. En effet, ces pauvres enfants, quand ils viennent tout déguenillés, tout mauvais, comme ils sont malheureusement, ne sont pas trop beaux à voir. Aussi, M. Auger ne pouvait-il les sentir et quand, à son départ, il m'a donné quelques bouteilles de vin pour me remettre et me donner des forces, il m'a dit : « Faites attention de n'en pas donner à votre clique ». Pauvres gens ! ils sont bien à plaindre de parler ainsi, mais néanmoins c'est là leur esprit, ils n'y voient pas plus loin, que voulez-vous ! Et cet esprit, c'est l'esprit du grand nombre. Aussi, ils sont rebutés, mal vus et méprisés. Comment voulez-vous qu'ils viennent au milieu d'un monde qui les méprise et les repousse ?

Obstacle dans le garde, qui les repousse et qui se voit obligé de les réprimander et même de les frapper. Si un enfant monte sur une pierre, il faut qu'il le fasse descendre, l'architecte crie. Ce n'est pas la faute du garde, mais la faute de la pierre. Pourquoi est-elle là ? C'était chez moi autrefois, cette pierre m'enlève ma liberté. Si un enfant va jouer à la cachette dans une maison neuve, il faut l'en chasser : il abîme les plâtres, les carreaux, la maçonnerie, il faut l'en chasser de force. Pauvres petits ! ils sont bien à plaindre. Les pierres, les maisons ont pris leur place, alors ils ne reviennent plus, ils vont ailleurs malgré nous, ou plutôt nous les forçons d'aller ailleurs, parce que nous ne leur donnons plus de place.

Et puis, autre raison non moins solide, les enfants, comme tout le monde, aiment à être chez eux, ils aiment qu'on fasse les choses pour eux, ils aiment à être seuls. Or, ici, on ne peut pas dire qu'ils sont chez eux, ils ne peuvent pas dire que l'on s'occupe exclusivement d'eux, quand ils se voient mêlés à tant de monde. Moi, je ne puis pas dire que je m'occupe d'eux, quand, à chaque instant, il faut que je sois à Monsieur, à Madame, à celui-ci, à celle-là qui m'appelle, et quand je suis obligé de quitter les enfants pour mille autres affaires ou de la Cité ou du dehors [...].

Je dis qu'il sera plus facile de relever l'œuvre des enfants dans un autre lieu que dans le lieu où elle est tombée. On refait difficilement ce qui a été défait dans un endroit [...] Ces pensées sont les pensées de tous vos frères, de vos sœurs et elles ne leur ont été communiquées par personne. C'était la mienne depuis très longtemps et quand chacun en particulier m'ont communiqué leurs idées, je n'ai pu m'empêcher d'y voir l'intention manifeste de la volonté de Dieu [...] Veuillez penser sérieusement devant Dieu à tout ce que je viens de vous dire et me répondre quelles sont vos pensées à cet égard, afin que nous sachions à quoi nous en tenir ».

Camille Rambaud voyant les choses autrement que le père Chevrier, il fallut se séparer. Je passe sur les diverses péripéties de cette séparation. Avec l'accord de l'archevêque de Lyon, Marie Boisson et sa collègue Amélie Visignat allèrent s'établir à Fourvière avec quelques petites filles, dans une maison se trouvant à l'emplacement de la basilique actuelle où la propriétaire les hébergea pendant un an. Pierre Louat, avec quelques garçons, alla s'établir, lui, dans un

appartement loué à la Guillotière. Quant au père Chevrier, puisque Camille Rambaud était à Rome où il poursuivait ses études, il resta à la Cité de l'Enfant Jésus jusqu'au moment où celui-ci fut ordonné prêtre, mais, chaque semaine, il allait aussi faire le catéchisme dans les deux autres lieux où commençait une œuvre nouvelle. Tout cela était provisoire et la question se posait évidemment de pouvoir tous se réunir dans un même endroit. Et nous passons ainsi au point suivant qui est celui de la fondation du Prado.

II. La fondation du Prado le 10 décembre 1860.

Sœur Marie a raconté comment s'est faite la fondation du Prado. *« M. Louat et Sœur Amélie, dit-elle, ne laissaient point de repos au Père. Ils le tourmentaient à l'obséder pour le décider à réunir les deux maisons et à en prendre la direction ». « J'ai vu un jour M. Louat et Sœur Amélie se mettre à genoux pour le décider à aller fonder quelque chose ». « Un jour le Père était décidé, puis le lendemain il ne savait pas si c'était la volonté de Dieu et plusieurs mois se passèrent ainsi dans cet incertain du oui et du non ».*

« A votre place, disait le Frère Pierre pour l'exciter à une détermination, j'irais peut-être trop vite ; mais vous, vous réfléchissez trop. Voulez-vous passer toute votre vie à choisir l'endroit où vous la fixerez ? »

« Quand ils n'osaient plus aller vers le Père, dit encore Sœur Marie, ils m'y envoyaient, mais je n'étais guère un bon avocat ». « Moi-même, je me suis tenue à l'écart de ces supplications, décidée à faire ce que le bon Dieu voudrait ».

« J'ai été frappée, dit-elle encore, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, comment, entouré de têtes ardentes qui voulaient le bien mais qui précipitaient le mouvement, le père Chevrier conservait son calme et attendait que la Providence manifestât ses vues ». « Il voyait la nécessité de cette fondation, mais ne se décidait pas, tant qu'il ne voyait pas clairement la volonté de Dieu ».

Il attendait un signe décisif venant du Seigneur. Ce signe lui fut donné le jour où, passant devant le bal mal famé du Prado, il eut la surprise de voir sur la porte de cet établissement qui faisait des affaires d'or, l'écriteau inattendu : 'Maison à vendre ou à louer'. Le Prado était la plus ancienne salle de danse de la Guillotière. Elle existait depuis plus de vingt ans. Mille personnes y dansaient à l'aise. Plusieurs fois les habitants du quartier avaient demandé à l'autorité la suppression de ce bal, à cause du bruit et du désordre qu'il occasionnait, sans pouvoir l'obtenir. Et voilà que 'ce temple du démon', 'cette maison de prostitution' était à vendre : Dieu y faisant son œuvre, quel signe ce serait !

« Il comprit aussitôt, dit Sœur Marie, que c'était là que Dieu voulait l'œuvre ». Il comprit qu'il ne pouvait plus se dérober ».

Mais le père Chevrier n'était pas encore au bout de ses peines. *« Les difficultés lui apparaissaient plus grandes se trouvant en face d'elles ».*

« Il fallait avant de louer, dit sœur Marie, l'autorisation de Monseigneur et de Monsieur le Curé de Saint-Louis. Monseigneur donna facilement l'autorisation, mais ce fut bien plus difficile pour obtenir celle de Monsieur le Curé. Ce fut M. Louat qui se chargea des négociations avec la cure de Saint-Louis. M. le Curé était très âgé. Les vicaires encore plus que M. le Curé ne voyaient pas avec plaisir cette nouvelle chapelle s'établir sur la paroisse, mais enfin avec beaucoup de patience et de savoir-faire, M. Louat obtint l'autorisation tant désirée ».

Restait le principal obstacle, qui était d'ordre financier. Le propriétaire du Prado, un certain Bernard, se montrait fort exigeant ; il demandait 4000 F de location par an, payable chaque trimestre et d'avance. Il ne consentit un bail de six ans qu'à la condition d'avoir une personne solvable. Or le père Chevrier et Frère Pierre étaient l'un et l'autre sans le sou. Un ami du père

Chevrier, l'abbé Rolland, qui était aumônier de Saint-Jean-de-Dieu et appartenait à une famille riche, se porta garant, paya le loyer de la première année et s'engagea pour les cinq autres. *« J'en fus si heureux, disait le père Chevrier, si transporté de joie et de reconnaissance, je sentais la grâce de mon âme me pousser avec tant de force, que quand bien même il m'aurait fallu franchir un mur de six mètres, je n'aurais pas hésité un seul instant ».*

Cependant, à mesure qu'approchait le jour de signer le bail, la responsabilité qu'il prenait l'effrayait davantage et le faisait encore hésiter. Il comprenait que par cet acte important il disposait de sa vie entière et il sentait qu'il s'engageait jusqu'à la mort.

Plusieurs souvenirs nous ont été conservés qui nous disent quelle terrible épreuve fut le oui donné par le père Chevrier aux sollicitations de Pierre Louat et de Sœur Amélie et, au-delà de ces personnes, au Seigneur lui-même.

Une femme, savoyarde d'origine, maîtresse d'atelier près de l'église Saint Polycarpe de la Croix-Rousse, que le curé d'Ars avait adressé au père Chevrier, qui ne savait ni lire ni écrire mais que celui-ci estimait beaucoup, a raconté plus tard :

« Il m'a entretenu lui-même de la fondation du Prado. Il vint me voir un jour :

'Françoise, me dit-il, je suis en train de faire une grande bêtise ! je tremble...

- Et pourquoi donc, mon Père, vous tremblez ?

- Parce que je suis en train d'acheter le Prado, ce bal des Vaches, là où il se fait tant de mal, tant de crimes, là où se rendent toutes les mauvaises gens.

- Mais vous ne faites pas cela de vous-même, mon Père ?

- Non, je l'ai dit à Monseigneur, et il m'engage de le faire.

- Eh bien ! il ne faut pas trembler, il faut le faire'.

Alors il m'a dit :

' Ah ! un pauvre âne comme moi, avec mon ignorance, mon manque d'avoir, comment pourrai-je faire ?

- Mais vous ferez, mon Père, puisque Monseigneur vous le conseille et que vous vous sentez porté à faire cette œuvre.

- Eh bien ! Françoise, c'est la foi qui me manque. Le bon Dieu a dit que ceux qui avaient la foi transporteraient les montagnes...'

Il a passé un triste quart d'heure, tantôt il était pâle, tantôt il était rouge, tantôt de grosses larmes roulaient dans ses yeux...

'Alors, me disait-il, vous auriez le courage de faire cela ?

- Oui, lui dis-je, si Monseigneur me le disait, je le ferais' »

Il est intéressant d'entendre ce témoignage où l'on voit Antoine Chevrier puiser auprès de cette femme du peuple le courage et la foi dont il avait besoin pour faire le pas décisif. *« Dieu a mis dans certaines âmes, écrira-t-il plus tard, un sens spirituel et pratique qui renferme plus de bon sens et d'esprit de Dieu qu'il y en a dans la tête des plus grands savants. Témoins, certains bons paysans, quelques bons ouvriers, quelques bonnes ouvrières, femmes qui comprennent de suite les choses de Dieu et savent mieux les expliquer que bien d'autres ».*

Lorsqu'il alla signer le bail, il dit à l'abbé Boulachon et à Pierre Louat qui l'accompagnaient : *« Vous me menez bien comme Notre Seigneur à la boucherie ».*

Plus tard, il confiera à ses séminaristes : *« Le jour où j'ai pris officiellement possession du Prado, j'éprouvais un tel serrement de cœur, une telle angoisse d'âme qu'il me semblait qu'on me conduisait au Calvaire la corde au cou. Mais, après la signature de l'acte, j'éprouvais une profonde paix intérieure ».*

Il leur écrivit aussi en décembre 1872 : *« Il y a 12 ans à pareil jour, je pris possession de ce lieu ; c'était le jour de Notre-Dame de Lorette ; n'ayant d'autre ressource et d'autre appui que*

la confiance en Dieu, convaincu que si je donnais le pain spirituel aux âmes, Dieu nous donnerait le pain matériel. Je tremblais bien ce jour-là. Dieu me cachait bien des peines et des tribulations ».

Ce n'est que trois mois après, paraît-il, qu'il accepta volontiers la lourde croix du Prado : « *Enfin j'ai accepté aujourd'hui !* » dit-il un jour en descendant de Fourvière à Milles Mercier et Bonnard.

Le « oui » du père Chevrier, qui allait désormais engager toute sa vie et la fixer en ce lieu, était un oui donné à la croix. C'est là que le père Chevrier fit vraiment le pas, un pas décisif. Jusqu'alors, à la Cité, dans la lumière de la grâce de Noël 1856, il avait vécu intensément le mystère de Jésus Christ dans son Incarnation et dans sa pauvreté. Maintenant, il se trouvait comme lié pour toujours à la croix de Jésus Christ et le Prado est né ce jour-là de son sacrifice. Henriette Waltz dans sa biographie du père Chevrier, *Un pauvre parmi nous*, a cette jolie formule : « *Il venait de fixer entre les pierres et les pauvres de la Guillotière le lieu de ses semilles et de son tombeau* ».

Qu'est-ce qui se dégage de tout cela et qui pour nous est éclairant aujourd'hui ? La fondation du Prado par le père Chevrier apparaît comme un acte pastoral. Il crée là une nouvelle forme de vie en Eglise pour les pauvres, au milieu des pauvres, en réponse aux besoins du temps. Cet acte pastoral, qui fut pour lui un engagement très fort et très coûteux au plan personnel, n'a été rendu possible qu'après et à partir de tout un travail pastoral vécu à plusieurs, non sans tâtonnements, non sans tensions. Le père Chevrier dans la fondation du Prado n'apparaît pas comme un homme seul, isolé : d'autres s'engagent avec lui de différentes manières, hommes et femmes. A noter qu'il y a aussi un évêque, des prêtres, des gens qui le soutiennent et qui mettent la main à la pâte. Il y a là tout un travail en Eglise qui se met en place, dont le père Chevrier est le moteur, la cheville ouvrière et qui va porter du fruit.

III. La fondation au Prado en 1866 d'une école cléricale.

Nous en arrivons maintenant au troisième événement dont jusqu'ici au Prado on n'a jamais fait mémoire publiquement, alors que si ce troisième événement n'avait pas eu lieu, il n'y aurait certainement pas aujourd'hui de prêtres du Prado. Ce troisième événement c'est la fondation au Prado même en 1866 par le père Chevrier d'une école cléricale.

Peu à peu, alors qu'il poursuivait son travail auprès des jeunes de la première communion, une prise de conscience se faisait dans l'esprit d'Antoine Chevrier. Puisque Dieu lui avait fait comprendre que l'Eglise avait besoin de prêtres qui acceptent de vivre l'Evangile dans leur action apostolique au service des pauvres, peut-être fallait-il que lui-même s'attelle à une tâche de formation dans cette perspective et divers signes semblaient lui indiquer que Dieu l'appelait désormais à œuvrer en ce sens.

Là encore, comme lorsqu'il s'était agi pour lui d'acquérir la salle de danse du Prado, il en parla avec Françoise Chapuis, qui a rapporté ce souvenir : « *Le père Chevrier m'a souvent parlé de l'école cléricale bien longtemps avant de la fonder. Il me dit un jour : 'Françoise, j'ai envie de faire une pépinière de prêtres. J'ai envie d'avoir des prêtres qui soient élevés avec mes enfants, pour qu'ils les comprennent bien'. Dans nos entretiens à ce sujet, il insistait beaucoup, dit-elle, sur la nécessité d'avoir des prêtres pieux, simples, et comme je lui citais le nom de ses collaborateurs, il me dit : 'Ce n'est pas encore cela ; ils ne sont pas assez simples* ». Françoise Chapuis ajoute encore : « *Je lui procurai un jeune homme ; le père Boulachon lui en donna deux, lui-même en choisit quelques-uns à la Guillotière, en particulier M. Broche. Et ce fut le commencement de l'école cléricale* ».

Le père Chevrier commença petitement. En 1865, il envoya d'abord quatre premiers élèves suivre une formation dans une école cléricale déjà existante qui fonctionnait dans la paroisse de Saint-François, près de Bellecour, là où il avait lui-même été baptisé et où il avait commencé sa propre formation au sacerdoce et d'autres jeunes se joignirent à ce groupe. Ayant trouvé un bon professeur dans la personne d'un prêtre infirme, le père Jacquier, qui accepta de venir au Prado, le père Chevrier put, l'année suivante, établir sa nouvelle fondation au Prado même. Il commença, cette année-là, par emmener, dans la seconde quinzaine d'août, douze jeunes sur la petite montagne de Saint-Fons dans l'ermitage où il aimait à se retirer lui-même de temps en temps et, là, il commença à écrire sous leurs yeux et à leur commenter ce qu'on appelle aujourd'hui le tableau de Saint-Fons.

Le père Jaricot, qui fut, du vivant du père Chevrier, le premier prêtre du Prado, a raconté ainsi l'événement : « *En 1866, après la fête de l'Assomption, le père Chevrier prit avec lui douze de ses enfants – j'étais du nombre – pour aller faire une retraite dans cette solitude de prédilection. Elle n'était pas si bien organisée qu'elle l'est aujourd'hui ; elle est encore bien pauvre, mais alors c'était bien autre chose : on y voyait encore les outils des laboureurs. La petite écurie fut choisie comme oratoire et transformée. Le père Chevrier mit dans la crèche un petit Jésus semblable à celui du Prado. Il commença les inscriptions, qu'il termina plus tard et que l'on doit y voir encore. Là était notre lieu de réunion et de prière* » (Jean-Claude Jaricot, Procès de béatification, t. 3, art. 139).

Tout manifeste que nous avons ici affaire à un acte de fondation. Le chiffre douze rappelle l'institution des Douze par Jésus sur la montagne. Le geste du père Chevrier plaçant dans la crèche de l'écurie un petit Jésus pareil à celui du Prado est aussi un geste symbolique à la portée profonde. Ce qui se passa à Saint-Fons en août 1866 est à mettre en rapport avec ce qui s'était passé à Saint-André en décembre 1856 pour le père Chevrier lui-même. C'est comme si le père Chevrier s'était dit : Seule la contemplation du mystère du Christ dans son Incarnation peut mettre en chemin mes séminaristes, comme elle m'a moi-même mis en chemin.

Comment le père Chevrier comprenait-il la formation de ses séminaristes ? Il ne s'est jamais occupé directement de leur faire la classe. Ce n'était pas son rôle que de leur apprendre le latin, la philosophie ou la théologie. Sa tâche à lui était de les former à une vie spirituelle et apostolique pour le service des pauvres.

Il leur apprenait à étudier l'Évangile. Alors qu'ils étaient encore adolescents et résidaient au Prado, il commença par leur faire découvrir et étudier les principales scènes de la vie de Jésus, et cela dans un travail écrit dont ils devaient lui rendre compte. Plus tard, pour ceux qui entrèrent au Grand Séminaire, il leur fixait à chacun un programme en vue d'un travail personnel à réaliser et il leur donnait en outre des indications précises pour les réunions qu'ils devaient tenir entre eux chaque semaine. Il leur écrivait et il allait aussi leur faire des visites.

A titre d'exemple, voici ce que leur écrivit le père Chevrier en novembre 1873 alors qu'ils venaient d'entrer au Grand Séminaire Saint Irénée : « *Voici la marche que vous suivrez pour l'Écriture Sainte. Vous prendrez chacun votre vertu, que vous étudierez d'abord dans le Nouveau Testament : Frère Pierre, la charité, Frère Augustin, l'humilité, Frère Paul, la pauvreté, Frère Farissier, l'obéissance, Frère Révérend, la pureté* (Frère Pierre est Broche ; Frère Augustin, Duret ; Frère Paul, Delorme ; Farissier était Frère François d'Assise. Tous les quatre avaient fait profession dans le Tiers-Ordre le 11 octobre 1873 dans l'ermitage de Saint-Fons au terme d'une retraite avec le père Chevrier. Révérand ne semble pas avoir été reçu dans le Tiers-Ordre). *Vous choisissez d'abord dans le Nouveau Testament tout ce qui a rapport à cette vertu et vous en faites ensuite votre travail particulier, de sorte qu'à la fin de l'année, vous ayez sur la vertu désignée tous les matériaux et deveniez les apôtres de votre vertu.* (La méthode préconisée ici est celle qu'utilisait pour lui-même le père Chevrier. On le voit en effet, à plusieurs reprises, rassembler de nombreux textes des Évangiles et des Épîtres du Nouveau Testament sur les principales vertus

chrétiennes : humilité, pauvreté, obéissance, charité, douceur, patience, etc., afin d'obtenir sur chacune de ces vertus à pratiquer un enseignement complet et ordonné).

Quant à vos conférences du mercredi, vous prendrez les mystères du Rosaire, le chemin de croix et le Saint-Esprit, ce qui fera cinq sujets, un sujet pour tous : mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux, chemin de la croix et Saint-Esprit, chacun le vôtre, voilà vos sujets. Je fais copier les petites additions que j'ai faites aux mystères et vous les enverrai dès qu'elles seront prêtes.

Voilà les sujets de cette [première] année du séminaire ; l'année prochaine, je vous en donnerai d'autres ».

Ses premiers séminaristes devenus diacres, le père Chevrier demanda à son évêque l'autorisation de les envoyer à Rome pour y passer leur dernière année de séminaire. Ils vivaient entre eux en communauté, suivaient leurs cours dans une université romaine et le père Chevrier passa enfin trois mois avec eux pendant lesquels, jour après jour, il leur commentait son *Véritable Disciple*.

En regardant de près les textes, on voit aussi le père Chevrier soucieux de les former à une vie de pauvreté pour qu'ils soient vraiment les frères de ceux qui, dans le monde, sont pauvres par nécessité.

Dans un commentaire du tableau de Saint-Fons, on lit ces quelques réflexions : « *Pratiques de pauvreté pour les jeunes gens qui veulent se vouer au sacerdoce : les exercer au travail des pauvres, aux moyens que les pauvres emploient pour gagner leur vie ; aller chercher des grésillons pour se chauffer l'hiver ; aller chercher des chiffons pour acheter du pain ; aller chercher du fumier de cheval ; ramasser les morceaux de charbon qui tombent des voitures ; balayer les rues, la boue, rendre service aux pauvres gens qui remplissent ces fonctions* », etc. Il écrit aussi : « *Changer de chambre, de livres, d'objets* ».

Quand en 1876, il avait, pour la première fois, déclaré devant ses nouveaux diacres qu'il souhaitait qu'ils puissent exercer gratuitement, sans se faire payer, les actes du ministère, François Duret, l'un des quatre diacres, note dans un compte rendu : « *Il nous fait part à ce sujet d'une supplique qu'il a adressée en son nom et en celui de quelques confrères réunis à lui au Saint-Père, il y a douze ans, et la réponse du Saint-Père qui bénit cette œuvre des prêtres pauvres saltem in intentione pour le moment [...]. On lui demande à ce sujet quelques explications, on lui oppose quelques objections auxquelles il répond. Il a jadis soumis ce plan de vie au curé d'Ars, qui l'a encouragé en lui disant que lui-même ne faisait pas autrement. Mais il engage à aller prudemment, à ne pas se vanter, pour ne froisser personne. Si, malgré cela, quelques-uns murmurent, tant pis pour eux, ce n'est pas notre affaire, et cela surtout lorsqu'on sera autorisé par l'autorité supérieure, comme on l'espère* ».

A Rome, alors qu'il leur expliquait son *Véritable Disciple*, il écrit dans une lettre adressée au père Jaricot, alors au Prado : « *Comme on se fait vite à la vie de bourgeois et comme il est difficile de revenir là-dessus, quand une fois on y a pris le goût et qu'on y est entré ! Je sens aujourd'hui combien il me sera difficile de détruire ce qui est déjà établi dans les esprits de nos jeunes abbés et nos enfants. Je sens toute la difficulté et, de l'autre côté, je sens toute ma faiblesse [...] Je travaille à mon Vrai Disciple. Je l'explique tous les jours. Nous allons commencer à voir la pratique, c'est là qu'il y aura probablement quelques difficultés. Duret et Delorme me paraissent disposés, au moins un peu mieux. Delorme hier disait qu'il ne voulait plus garder sa montre, qu'il suffirait bien d'en avoir une en commun. Farissier et Broche n'étaient pas de cet avis. Demain, nous allons commencer à traiter de la communauté de biens entre les frères. Je verrai comment cela prendra, si on fera le sacrifice de ses petites bourses particulières. J'aurais besoin de vous pour m'aider et appuyer un peu sur le détachement. Voilà comment je pense faire : achever mon petit travail sur le Véritable Disciple et le faire examiner par des prêtres sérieux et*

marcher avec leur approbation. Et si Monseigneur vient à Rome, je le lui montrerai, et nous suivrons cette règle ».

L'École cléricale du Prado, pour modeste qu'elle fut, produisit rapidement de beaux fruits dans l'Eglise, chose ignorée aujourd'hui de la plupart des pradosiens. Le premier règlement de l'École cléricale indiquait que son but était de « *former des prêtres pour les paroisses pauvres des différents diocèses de France ou d'ailleurs* ». Le père Chevrier y forma, en effet, des missionnaires tant pour l'Amérique que pour l'Afrique et l'Asie, qui demeurèrent marqués toute leur vie par ce qu'ils avaient reçu à son contact. Quelques noms parmi ceux-ci : Chandy, un des tout premiers élèves de l'école cléricale, qui acheva sa formation aux Etats-Unis et fut missionnaire au Texas sous l'autorité d'un des premiers évêques de cet Etat, Mgr Dubuis, un lyonnais ami du Prado ; Vermorel, qui, entré aux Missions Etrangères de Paris, fut missionnaire en Corée : on dit de lui que, par fidélité au père Chevrier, il vécut constamment dans la plus grande pauvreté ; Antonin Guillermain, entré chez les Pères Blancs en 1893, qui fut vicaire apostolique du Nyanza en Afrique de l'Est et ordonné évêque de Tabarka en 1895 : il mourut à 35 ans le 14 juillet 1896. Dans sa dernière lettre au Prado, il écrivait : « *Mes huit ans de soleil équatorial n'ont pas encore desséché même le plus petit coin de mon cœur. J'aime le Prado, je pense souvent à mes Pères d'autrefois, je me redis souvent les noms de mes anciens condisciples ; je vous étonnerais par la minutie des détails pradosiens que j'ai conservés dans la mémoire de mon cœur. Mais, vous connaissez les missionnaires. Cette gent-là n'aime plus que ce qui est sauvage [...] J'aime surtout toute ma chère chrétienté de l'Uganda au milieu de laquelle je veux mourir. Le monde européen n'existe plus pour moi qu'à l'état de souvenir lointain. Il me semble que j'étoufferais au milieu de vos maisons et de vos rues [...] Une preuve que je suis toujours l'enfant du Prado, c'est que j'ai fait lire en lecture spirituelle, dans mes missions de l'Uganda, la vie du Père Chevrier. Mes missionnaires ont été profondément édifiés et j'étais fier de m'appeler son enfant* ». Un dernier nom, celui de Paul Pellet, entré en 1880 dans la Société des Missions Africaines de Lyon, devenu Vicaire apostolique pour la Côte du Bénin et ordonné, lui aussi, évêque en 1895 à Lyon ; le père Chevrier l'avait profondément marqué : toute sa vie, dit-on, il répéta avec émotion : « *J'ai été élevé par un saint* ». Devenu prêtre, il avait tenu à célébrer sa première messe dans la chapelle du Prado ; l'une des premières activités du nouvel évêque avait été d'y venir confirmer les enfants de la Première Communion. En 1907, le père Planque étant décédé, qui avait été le co-fondateur des Missions Africaines de Lyon, il fut élu supérieur général de sa Société ; les circulaires qu'il adressa alors à ses missionnaires pour nourrir leur vie spirituelle et apostolique, étaient imprégnées de l'esprit du *Véritable Disciple*. Reliées en 1913, elles formèrent un livre qu'il intitula *l'Ecole Apostolique*, qui est une reprise du *Véritable Disciple* à l'intention des missionnaires.

François Laborde, qui a autrefois enseigné avec compétence la philosophie dans cette maison du Prado et est parti ensuite pour Calcutta en Inde où il a vécu en pauvre au milieu des pauvres plus encore que le père Chevrier chez M. Rambaud, a résumé les étapes dont je vous ai parlé dans ces belles formules : « *On pourrait dire que si le Prado a été conçu à Noël, il a été en gestation à la Cité de l'Enfant Jésus et est né le 10 décembre 1860... Le saut de la Cité avait préparé celui de l'installation au 'bal des vaches' ».*

Yves MUSSET